

Discours prononcé par Annie Badower, professeur au lycée Janson de Sailly de 1982 à 2004, au nom de la communauté éducative de Janson, lors du dévoilement des plaques à la mémoire des élèves juifs déportés du lycée, le mercredi 26 janvier 2005.

Mesdames et Messieurs,

Le sens de la cérémonie qui nous rassemble ici, au lycée Janson de Sailly, se résume en une phrase : « Se souvenir pour construire l'avenir ».

Se souvenir : après le Débarquement en Normandie, la Libération de Paris, le Débarquement en Provence, la Libération de l'Alsace à laquelle ont participé des élèves de Janson en Novembre 1944 (tous les ans, une délégation de professeurs et d'élèves du lycée, conduite par le Proviseur, se rend à Masevaux dans le Haut-Rhin, petite ville libérée par des Jansoniens dans le cadre du Deuxième Choc en 1944), la France commémore en ce moment même le soixantième anniversaire de la « libération » du camp d'Auschwitz, commémoration qui rassemblera demain plus de 40 chefs d'Etat et de gouvernement. Ceux-ci vont se recueillir en ce lieu terrible où périrent plus d'un million de personnes, dont 900000 juifs. Moins de 3% seulement des 76 000 déportés juifs de France ont survécu en 1945

Se souvenir plutôt de la « découverte » du camp d'Auschwitz. Comme le souligne l'historienne Annette Wieviorka, les troupes soviétiques n'ont rencontré dans le camp que 7000 déportés, trop malades pour se déplacer. Il y a 60 ans très exactement, environ 70000 Déportés ont été poussés sur les routes, épuisés, pesant à peine 40 kg, vêtus de leur pauvre pyjama rayé. Par une température de moins 25 degrés, certains vont parcourir des dizaines et des dizaines de kilomètres. D'autres seront jetés dans des wagons à ciel ouvert, périront, parfois, en étant littéralement gelés. Ceux qui ne peuvent pas suivre la longue colonne des Déportés poussés par les SS sont exécutés d'une balle dans la nuque. Les caniveaux des rues des villes polonaises et allemandes traversées étaient rouges du sang des déportés. C'est là l'un des épisodes les plus dramatiques de la Déportation, qualifié de « Marche de la Mort » par les Déportés eux-mêmes.

Se souvenir que des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, des bébés de quelques jours ont été exterminés parce qu'ils avaient commis un seul crime aux yeux des nazis : être né juif.

Au bout de la rampe du camp, si quelques adultes jeunes, en bonne santé, ont été sélectionnés à gauche, par le docteur Mengele, médecin SS d'Auschwitz, pour participer à l'effort de guerre nazi pendant quelques semaines, leur mort étant programmée à 3 mois (« *vous êtes entrés par la porte du camp, vous en sortirez par la cheminée* », hurlaient les SS à l'arrivée dans le camp), les autres, tous les autres, et notamment les enfants, étaient orientés à droite, avec leur mère, leurs grands-parents, vers la chambre à gaz. Ils mourraient en moins de vingt minutes et étaient ensuite brûlés dans les crématoires.

Se souvenir que le ciel n'était jamais bleu à Auschwitz, que les fumées des crématoires obscurcissaient le ciel, qu'il n'y avait pas d'oiseaux survolant le camp, que les flammes sortaient du crématoire jour et nuit, et que l'odeur de chair brûlée s'imposait à tous les Déportés. En quelques semaines, au cours du printemps et de l'été 1944, des milliers de juifs hongrois avec des mamans toutes nues, serrant leur bébé dans leurs bras, furent exterminés.

Ces longues files de vieillards, de femmes, d'enfants, attendant la mort, furent entrevues par beaucoup de Déportés du camp. Nous touchons là l'enfer. En ce sens, les nazis éclipsèrent l'imaginaire de Dante.

Se souvenir que des élèves de Janson, au nombre de vingt, firent partie de cette jeunesse suppliciée dans les camps nazis.

Certes, beaucoup d'élèves juifs jansoniens s'étaient enfuis dans le Sud (à Toulouse, à Marseille, etc...), où ils tentèrent d'échapper à la Gestapo et à la Milice. Mais quelques-uns ont été arrêtés dans ce quartier du XVIème arrondissement.

L'un d'entre eux fut même arrêté en pleine classe : il s'agit de Gilles Haarbreicher, élève de Math Sup, âgé de 18 ans. En partant, il a donné son calot à son cousin Alain Galezowski, aujourd'hui présent. Gilles avait passé en famille l'été 1942 à Chamonix. Puis il avait préparé son deuxième bachot à Marseille en 1943. Il était revenu à Paris pour préparer l'X, sur les conseils de son père, lui-même major de l'Ecole Polytechnique, et dont le souvenir fut évoqué par Gilbert Dreyfus, un ancien de Janson, lors du Bicentenaire de l'X. Par le convoi n° 72 du 29 avril 1944, toute la famille Haarbreicher fut déportée : les parents, la grand-mère (Madame Levylier, qui avait perdu trois proches lors de la guerre 14-18). Ce convoi emmenait 1004 juifs, dont un enfant de 3 mois. 100 personnes furent sélectionnées à l'arrivée, 904 juifs furent immédiatement gazés. En 1945, 37 survivants arrivèrent à l'hôtel Lutétia, dans le VIème arrondissement de Paris.

Se souvenir que Gilles Haarbreicher fut un élève admirable, acceptant de recopier à la main tous les libellés ainsi que les corrigés des exercices et problèmes de mathématiques afin de les envoyer à un camarade juif, Bernard Hirsch, qui était réfugié au Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. Ce village cévenol fut un village de « Justes » qui sauva de la Déportation environ 5000 juifs, grâce à la population majoritairement protestante. Cela rappelle que les ¼ de la communauté juive française furent sauvés par les multiples gestes de Français de tous horizons, laïcs et chrétiens, guidés par leur seule humanité.

Quand un des élèves a voulu prendre la place de Gilles Haarbreicher, au premier rang de la classe, le professeur de Mathématiques, Monsieur Marion, un homme exceptionnel selon tous ses anciens élèves, dit à haute voix : « *Cette place restera libre* ».

Se souvenir du destin tragique de Georges-André Kohn, élève de 4^{ème}, qui fut déporté dans le dernier wagon du dernier convoi, parti de Drancy avec le commandant de l'époque du camp, Aloïs Brunner, le 17 août 1944, alors que les chars du général Leclerc étaient aux portes de Paris. Aloïs Brunner avait décidé de déporter aussi par le même wagon un certain Marcel Bloch, qui prit le nom de Marcel Dassault après la guerre.

Si son frère aîné, Philippe, ici présent, et sa sœur aînée ont réussi à s'échapper du convoi en sautant du train, sa mère, sa grand-mère, sa jeune sœur périrent dans la tourmente. Le père, revenu des camps, périra de chagrin.

Cet enfant, Georges-André, était beau comme un ange. Une photo de classe, prise en 1943, juste devant les fenêtres de cette galerie, où une plaque portant son nom sera dévoilée dans quelques instants, le montre au milieu de ses camarades de classe. Il arborait un beau sourire, dans l'insouciance de la jeunesse.

Déporté quelques mois plus tard, il fut sélectionné comme cobaye pour subir des expériences médicales au camp de Neuengamme. On lui inocula la tuberculose. A la fin de sa courte vie, il a fallu que le SS le porte dans ses bras pour le pendre dans les caves d'une école de Hambourg. Les 18 autres enfants, qui servaient aussi de cobaye, ont connu le même sort. Depuis 1992, à la suite des travaux de recherche d'un journaliste allemand et de l'œuvre

d'une association créée pour sauvegarder leur souvenir, une rue de Hambourg porte son nom : la *Georges-André Kohn Strasse*. Nous pouvons noter à cet égard le travail de mémoire remarquable effectué par certains Allemands.

Quel martyre ces enfants déportés ont dû subir ! A la souffrance physique s'ajoutait la détresse morale accrue par le fait d'être séparé de la famille. La douleur imposée par la séparation d'avec la mère a été fort bien évoquée par Jo Testyler (lui-même déporté à l'âge de 15 ans) dans son livre *Les enfants de Slawkow* : « *Dans les périodes de dépression, je me laisse aller. Je me sens sale, misérable. Je ne comprends pas pourquoi je suis encore vivant, je suis debout, mais je deviens une loque. Je suis presque transparent. Alors, l'image de ma mère m'obsède plus que jamais. Je ne vois qu'elle. Je sens sur moi son beau regard, ses douces caresses. Je pleure, je m'arrête et je pleure encore. Elle revient, souriante, droite, tendre. Et je pense : oui, elle viendra, c'est sûr ; elle ne peut pas me laisser ici ; elle me guérira ; elle sera près de moi ; je ne peux pas continuer comme ça ; je ne sais rien faire sans elle ; qu'importe si je suis malade ; elle me guérira, je le sais* ».

Un jour de printemps 1983, Alain Masson, professeur de Lettres, et moi-même attendions en salle des archives afin d'examiner des dossiers de candidature en prépa HEC. Pour tromper notre attente, nous avons extrait des rayonnages des Archives du lycée les registres des années 1942-1943. Certains bulletins d'élèves au patronyme juif étaient barrés d'un trait de gros crayon à mine rouge par l'administration de l'époque. Le mot « parti » était apposé sous le coup de crayon transversal. En regardant de plus près les bulletins, nous avons pu constater que les observations des professeurs oscillaient entre la dénonciation d'« *absences répétées injustifiées* » et la bienveillance à propos d'« *absences excusables, à éviter dans l'avenir* ». Que faisaient ces élèves quand ils étaient absents ? L'un d'eux, 50 ans plus tard, l'avoua, en venant faire une conférence au lycée : c'était Félix Rohatyn, jeune juif autrichien réfugié en France, élève au lycée au début de la guerre, qui devint au temps de l'administration Clinton ambassadeur des Etats-Unis en France. Il expliqua comment il avait passé de longues heures au début de l'année 1940 à glisser des pièces d'or dans des tubes de dentifrice, évidés de leur pâte, afin de préparer la fuite de la famille vers la péninsule ibérique, le Brésil et les Etats-Unis.

Nous avions là, sous nos yeux, l'image de la France de Vichy : un appareil d'Etat complice des Nazis, une police française qui vient arrêter des juifs, parfois en pleine classe (Maurice Cling, arrêté le jour de ses 15 ans à Lavoisier, dans le Vème arrondissement de Paris, lors d'un devoir de Lettres, a connu le même destin que Gilles Haarblicher ; il eut la chance de revenir, un de ces fils est parmi nous). La plupart des Français étaient attentistes, obsédés par les énormes problèmes de ravitaillement dans les grandes villes. Quelques Français étaient Résistants, comme Pierre Brossolette, brillant ancien élève de Janson, et qui tint une librairie en face du lycée, rue de la Pompe. Georges-André, Gilles et les autres ont été sans doute ses jeunes clients. La plaque extérieure, à la mémoire des élèves juifs déportés, côtoient la plaque à la mémoire de ce grand Résistant, dont le cinquantième anniversaire de la mort a été commémoré en 1994, en présence du Président de la République. Au lycée même, une poignée de professeur furent Résistants, comme Monsieur Leprêtre, professeur de Physique-Chimie. Sa fille est aujourd'hui à nos côtés.

La consultation de ces registres dans la décennie 1980 a été le point de départ d'une réflexion poursuivie avec le Proviseur de l'époque, Monsieur Pierre Bour, un homme d'une grande humanité, vénéré par ses professeurs. Il évoqua avec nous ses souvenirs de la Deuxième Guerre dans le Poitou, où il avait accueilli nombre de réfugiés alsaciens. Ayant été plus tard

proviseur en Afrique, il avait su ouvrir les classes Préparatoires de Janson à de nombreux élèves africains. En cela, il était fidèle à la tradition jansonienne : de tout temps, il a été un lycée accueillant des élèves de très nombreuses origines.

Mais il faut se souvenir pour construire l'avenir.

Devant cette plaque intérieure, apposée dans cette galerie qui relie le collège au lycée, passeront, dans l'année, environ 3000 Jansoniens. Beaucoup s'arrêteront, liront le texte, les patronymes, les âges de leurs anciens camarades déportés. Dans 30, 40, 50 ans et plus, quand tous les témoins directs de cette abomination auront disparu, quand tous les enfants et petits-enfants de ces témoins, à leur tour, ne seront plus, dans le marbre, les noms de ces victimes de la Shoah, qui furent élèves de Janson, resteront gravés. Ils font et feront écho aux 76000 noms des Déportés juifs de France gravés dans la pierre de Jérusalem, au Mémorial de la Shoah, rue Geoffroy L'Asnier dans le IV^{ème}, au cœur du Marais, qui devient ainsi l'un des grands centres de Mémoire du monde, avec le musée de l'Holocauste de Washington, et Yad Vashem en Israël. Ces 76000 noms, dont 11000 d'enfants, ont pu être gravés grâce au travail extraordinaire mené par Beate et Serge Klarsfeld, ainsi que par Annette Zaidman, dans le cadre de leur Association « Les Fils et Filles des Déportés Juifs de France ». Serge est représenté aujourd'hui par sa fille et par sa sœur, professeur de russe à Janson pendant de longues années. Au nom du lycée Janson, des Professeurs d'Histoire-Géographie de ce pays et de la Communauté nationale, que Serge et Beate Klarsfeld et leurs amis comme A.Zaidman, « conscience » de leur Association, soient remerciés pour l'immensité de la tâche qu'ils ont accomplie.

Ces lieux de Mémoire n'ont de sens que parce qu'ils renvoient à une période de l'Histoire. La mémoire est fragile, évolutive. La déportation des juifs a été occultée après la guerre comme le rappelle Simone Veil, déportée à l'âge de 16 ans. Pour de multiples raisons, on ne parlait que de la déportation des résistants, en restant silencieux sur celle des déportés juifs ; on évoquait l'horreur des camps de concentration en oubliant la spécificité des camps d'extermination comme Majdanek, Treblinka, Belzec, Chelmno, Sobibor et Auschwitz-Birkenau, celui-ci étant à la fois camp de concentration (avec ses énormes usines où travaillaient les déportés sélectionnés) et camp d'extermination.

Que dire aux élèves actuellement sur la Shoah ? Un sondage, réalisé ces jours-ci, a révélé que pour 59% des Français « l'école a un rôle essentiel pour connaître la réalité du génocide nazi ». Dans le système éducatif français, la Seconde Guerre Mondiale, l'Ordre Nazi et la France des Années Sombres sont abordés en CM2 (et cela depuis 2002) mais surtout en 3^{ème} et 1^{ère}. Si, en 3^{ème}, les professeurs ont le temps d'étudier avec soin le régime nazi et la Seconde Guerre Mondiale, je ne peux, au nom des professeurs d'Histoire de ce pays et de l'APHG (Association des Professeurs d'Histoire et de Géographie regroupant plus de 10000 membres), que déplorer que l'étude de la Seconde Guerre soit rejetée à la fin de l'année en 1^{ère}. Actuellement, à la fin de janvier, beaucoup d'élèves de 1^{ère} dans les lycées français n'en sont qu'à l'étude du Second Empire ! Auront-ils le temps de parvenir à la fin de l'année scolaire à l'étude de la période 39-45 ? En 1990, une étude de l'APHG réalisée lors du colloque organisé en 1990, à la Sorbonne, sur le témoignage oral des résistants et déportés dans les classes avait révélé, hélas, que le tiers des professeurs ne finissaient pas leur programme.

C'est d'autant plus grave que l'étude historique de la période 39-45 est importante dans la formation du citoyen. Elle permet de réfléchir aux causes et aux effets de l'antisémitisme. La

haine des juifs chez certains renvoie à des temps plus éloignés de l'histoire de notre pays, et notamment à l'affaire Dreyfus. Le génocide nazi ne doit pas être réduit à une évocation compassionnelle et larmoyante, doublée de moralisme, qui risque de susciter des réactions de rejet chez certains lycéens. Il faut noter aussi que tirer au sort des élèves pour les emmener sans préparation à caractère historique visiter le camp d'Auschwitz conduit parfois à des attitudes irresponsables d'une poignée d'élèves, inconscients de l'horreur des crimes nazis.

Les professeurs se doivent d'expliquer la double spécificité de la Shoah, parmi tous les génocides du XXème siècle, du génocide arménien au génocide tutsi : un crime perpétré en Europe, par un peuple civilisé qui met la science et la technique au service de l'extermination totale d'une partie de l'espèce humaine : les Juifs, traités comme des « sous-hommes » par les Nazis, sans oublier la volonté d'exterminer les tziganes, les homosexuels, les Témoins de Jehovah et d'exploiter les races dites « inférieures » comme les Slaves. Avec leur volonté de balayer toute civilisation passée, les Nazis voulaient construire un monde nouveau, dominé par la « race des Seigneurs ». L'autre volet de la spécificité de la Shoah est le souci des nazis de « camoufler » toute trace des crimes qu'ils ont accomplis : ils vont ainsi essayer d'éliminer tous les témoins du gazage des Juifs, de détruire les fours crématoires et les archives des camps d'extermination.

Construire l'avenir, tel est l'enjeu qui s'impose tout en se méfiant de l'expression « devoir de mémoire » (Simone Veil rappelle que la mémoire est une mémoire qui est transmise surtout par l'entourage familial) : il convient de s'appuyer sur des faits historiques précis, sur des dates, pour parler de la Shoah aux élèves des collèges et lycées de France.

Construire l'avenir, un avenir où l'Autre est accepté dans sa différence, où la xénophobie est bannie de la France, une France devant être fidèle à sa tradition de terre d'accueil.

Construire l'avenir en proclamant haut et fort que « tous les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit ». Ce message de la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen doit guider les Européens que nous sommes, aujourd'hui et demain.

N'oublions jamais ces élèves du lycée Janson victimes de la barbarie des Nazis.

Enfants déportés du 16^{ème} arrondissement

LYCEE JANSON DE SAILLY
106 rue de la Pompe- PARIS 16^{ème}

**ARRETES PAR LA POLICE DU GOUVERNEMENT DE VICHY,
 COMPLICE DE L'OCCUPANT NAZI, PLUS DE 11000 ENFANTS FURENT
 DEPORTES DE FRANCE DE 1942 A 1944
 ET ASSASSINES DANS LES CAMPS DE LA MORT PARCE QU'ILS
 ETAIENT NES JUIFS.
 PLUS DE 100 DE CES ENFANTS VIVAIENT DANS LE 16^{ème}.**

ONT FREQUENTE CE LYCEE

Prénom	Nom	Déporté à l'âge de	Prénom	Nom	Déporté à l'âge de
Roger	BENARROSC	7 ans	Georges	KOHN	12 ans
Jean	BERNHEIM	17 ans	Lionel	LAMBERT	14 ans
Etienne	BRUCHFELD	16 ans	Robert	LEHMANN	17 ans
Roland	FLIGELMAN	16 ans	Jean	LEVY	8 ans
Jacques	FRYDMAN	17 ans	Eric	MARXHEIMER	13 ans
Marcel	GUGENHEIM	8 ans	Henri	ROTTER	15 ans
René	GUGENHEIM	16 ans	Thomas	SCHIFF	13 ans
Bernard	GUGENHEIM	18 ans	Nathan	SZPRAJREGEN	17 ans
Gilles	HAARBLEICHER	18 ans	Roger	ZERBIB	17 ans
Henri	KANTOR	15 ans			
			A SURVECU		
			Pierre	NELSON	13 ans
			NE LES OUBLIONS JAMAIS		